Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 12 (1962)

Heft: 4

Artikel: Notes et documents sur Pareto au congrès international de philosophie de Genève (1904)

Autor: Busino, Giovanni

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380783

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTES ET DOCUMENTS SUR PARETO

AU CONGRÈS INTERNATIONAL DE PHILOSOPHIE DE GENÈVE (1904)

Lorsqu'il s'agit de grands hommes, ainsi que nous le dit Boswell dans sa classique biographie de Samuel Johnson, même les plus petites *minutiae* de leur activité intellectuelle doivent nous intéresser « car elles sont les raies du diamant ».

Dans le cas de Vilfredo Pareto notamment, bien connaître tous les détails de sa vie intellectuelle se révèle indispensable pour comprendre son œuvre et lui assigner sa place dans l'histoire, car le temps qui passe, loin de rendre son interprétation plus aisée, semble avoir ajouté des difficultés à la compréhension de cette œuvre [1].

Pour connaître la véritable pensée de ce chercheur qui a toujours lié les recherches théoriques aux observations pratiques, du penseur qui a constamment caché ses idées principales dans un amas d'études particulières, — pour connaître le véritable Pareto, il faut en effet le replacer dans son temps, le situer dans ses rapports avec le milieu dans lequel il vivait et œuvrait, bref l'« historiser ».

Dans ce but, nous poursuivons depuis quelque temps des recherches dans les archives et bibliothèques de Suisse et de l'étranger. Au cours de ces recherches il nous est arrivé de faire maintes trouvailles, d'éclaircir différents aspects de la personnalité du « solitaire de Céligny » [2].

Aujourd'hui nous voudrions parler d'un épisode oublié : la participation de Pareto au 2e Congrès international de philosophie de Genève. Pareto était en rapport avec de nombreux philosophes. Il suffit de rappeler ici les noms de Benedetto Croce, Georges Sorel, Giovanni Vailati, Adrien Naville. Sa correspondance avec ce dernier (que nous éditerons sous peu) est d'une importance capitale, notamment pour l'histoire intellectuelle de la Suisse romande. Cependant Pareto ne s'est jamais considéré comme un philosophe, et n'a jamais voulu prendre part à un congrès de philosophie, sauf à celui qui siégea à Genève du 4 au 8 septembre 1904. Pourquoi cette exception ?

---

[1] Sur les difficultés internes et externes de l'œuvre paretienne bonnes observations in : G. EISERMANN, *V. P. als politischer Denker*, in « Köln. Zeitschrift für Soziol. und Sozialpsychol. », 1961, 13, n° 3, p. 387-412.

[2] De tous les prédécesseurs dans cette tâche, nous aimerions citer ici : G.-H. BOUSQUET, lequel a récemment publié un *Pareto (1848-1923). Le savant et l'homme*, Lausanne, Payot, 1960 (Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne, fasc. 7).

Ce que Pareto pensait de la philosophie, tous ses livres le disent, même les études plus proprement économiques [1] ; tous fourmillent de critiques et d'ironie pour les « métaphisiqueries », les « bavardages philosophiques », les « pures logomachies ». Des congrès, il n'avait guère une meilleure opinion. Il écrivait, à ce propos, à son ami Maffeo Pantaleoni, le 4 janvier 1903 : « Enfin, les congrès ne sont pour moi des assemblées si agréables que la fatigue d'y aller en soit convenablement récompensée » [2]. Et quelques mois plus tard, le 17 décembre 1903, expliquant en quoi sa méthode était radicalement différente de celle des philosophes, Pareto disait à Giuseppe Prezzolini : « J'observe les phénomènes sociaux comme si je devais observer des phénomènes chimiques » [3].

D'ailleurs les philosophes (et, naturellement, les sociologues philosophants) lui rendaient la pareille. Sauf Adrien Naville [4], avec qui Pareto discuta amicalement jusqu'à la veille de sa mort, aucun philosophe ne fut bien accueilli à Céligny. C'est très probablement par amitié pour A. Naville que Pareto participa au Congrès international de philosophie de Genève.

A la tête de la Commission chargée d'organiser le congrès se trouvait un homme encore jeune, ami de Naville, le docteur Edouard Claparède. C'est lui qui, ayant décidé d'organiser un grand Congrès avec la participation de tous les plus grands philosophes de l'époque (E. Boutroux, E. Bergson, A. Cantoni, W. Windelband), invita aussi Vilfredo Pareto.

Dans les papiers d'E. Claparède, conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (Ms. fr. 4008, ff. 268-275), nous avons trouvé quatre lettres et une carte postale de Pareto. Les voici :

Céligny, ce 27 Septembre 1903,

Mr Ed. Claparède Doctr
Secrétaire général du Congrès
International de Philosophie
Genève

J'ai reçu votre lettre du 24 cr et je vous suis fort reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire.

J'accepte avec plaisir de faire partie du Comité d'organisation, ainsi que de faire un rapport sur le sujet « L'individuel et le social ». Il est pourtant de mon devoir de vous avertir que je crains fort ne pas me trouver d'accord sur ce sujet avec Mr E. Durkheim. Mais enfin ce désaccord même peut être utile à la discussion.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VILFREDO PARETO.

---

[1] Cf. V. PARETO : *Scritti teorici* raccolti da G. Demaria, Milano, Malfasi, 1952. Mais voir la bonne étude de O. WEINBERGER, *Metodologia paretiana*, in « Giornale critico della filosofia italiana », 1938, p. 363-373.

[2] V. PARETO : *Lettere a Maffeo Pantaleoni*, a cura di G. De Rosa, Roma, Banca nazionale del Lavoro, 1960, II, p. 425 (lettre n° 515).

[3] G. PREZZOLINI : *Il tempo della « Voce »*, Milano-Firenze, Longanesi & Vallecchi, 1960, p. 53-56.

[4] Il n'y a pas, hélas ! de bonne étude sur ce philosophe genevois. Quelques lignes lui ont été consacrées par P. FRUTIGER : *La philosophie en Suisse romande*, in « Philosophie in der Schweiz », Erlenbach-Zürich, Rentsch, 1948, p. 79-80.

Mais Emile Durkheim [1], adversaire acharné de la sociologie paretienne, ne participa point au Congrès. Les vues des deux hommes sur le problème en discussion [2], ainsi que sur la nature et les limites de la recherche sociologique, étaient tellement opposées que la discussion n'aurait guère pu être profitable. Durkheim voulait qu'on ne considérât comme faits sociaux que les faits qui se produisent souvent, qui se répètent ou même sont imposés par l'hérédité, l'éducation, la tradition, les moeurs ou la loi, tandis que Pareto voulait exactement le contraire. Ed. Claparède lui communiqua la nouvelle. Pareto répondit :

Céligny, ce 6 Décembre 1903,

Cher Monsieur,

J'ai votre lettre d'hier et je prends bonne note des communications que vous avez bien voulu me faire. Je suis tout à fait de votre avis au sujet de l'utilité de la publication du rapport. Je le préparerai en sorte qu'il soit prêt vers le mois de Mai, ce qui, je pense, me suffit pour avoir tout le temps de le publier. En ce moment, je suis entièrement absorbé par la composition d'un livre d'Economie politique que je dois publier en Italie.

Quant à la publication des rapports, en général, la première question à résoudre est, ce me semble, de savoir si le Congrès a les fonds nécessaires. Si c'est oui, tout devient facile ; si c'est non, il faudrait trouver quelque expédient pour publier avec peu ou point de frais, et je ne pense pas que cela soit impossible.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VILFREDO PARETO.

Claparède continua à le tenir au courant des démarches faites auprès du Département fédéral de l'Intérieur et du Département de l'Instruction publique de la République et Canton de Genève. Le prince Pierre Kropotkine pourrait-il aussi participer au Congrès ? Kropotkine était un personnage assez connu à Genève : de 1879 à 1882, il avait publié dans *Le Révolté*, feuille genevoise, une série d'articles sur l'Etat et sur la société, reproduits en volume en 1885 sous le titre : « Paroles d'un révolté » [3]. La lettre de réponse de Pareto est un peu aigre.

Céligny, ce 4 Janvier 1904,

Cher Monsieur,

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu tout de suite. J'ai été quelques jours indisposé ; ensuite les nombreuses occupations qu'amène la fin de l'année m'ont mis dans l'impossibilité de répondre, comme je l'aurais désiré, à votre aimable lettre.

---

[1] Voir les articles de R. LENOIR : *E. D. y el ambiente social de su epoca*, p. 849-74 ; de G. DAVY : *Para el centenario al nacimiento de E. D.*, p. 957-80, et de L. RECASENS : *Balance sobre Durkheim*, p. 875-92, in « Rev. mex. sociol. », 21, 1959, n° 3.

[2] J. NEYER : *Individualism and socialism in Durkheim*, in « Emile Durkheim, 1858-1917. A collection of Essays with translation and a bibliography edited by K.-H. Wolff », Columbus, The Ohio State University Press, 1960, p. 32-76. Mais sur Durkheim-Pareto, les pages les plus belles ont été écrites par T. PARSON : *The Structure of Social Action*, Glencoe, Ill., Free Press, 1949².

[3] Cf. P. ELTZBACHER : *Anarchism. Exponents of the Anarchist Philosophy*, New York, Libertarian Book Club, 1960, p. 94-121.

Il me semble que l'intervention de Kropotkine ferait perdre un peu le caractère scientifique aux débats. La science, à mon avis, commence précisément où finissent les déclamations des assemblées populaires.

J'aurais un très grand plaisir à pouvoir causer avec vous. Je viendrais volontiers vous voir à Genève, ou si vous vouliez bien venir un jour à Céligny, cela me ferait un plaisir extrême.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VILFREDO PARETO.

Claparède s'efforça de le rassurer quant à la participation du célèbre anarchiste au Congrès. Puis il invita Pareto à Genève, à quoi notre sociologue répondit par retour du courrier avec une carte postale.

Céligny, ce 10 Janvier 1904,

Cher Monsieur,

Je serais venu très volontiers lundi prochain à Genève, mais actuellement je dois passer à Lausanne le lundi, mardi, mercredi, pour mes cours à l'Université ; et je ne suis à Céligny que le jeudi, vendredi, samedi et dimanche jusqu'à 4 h de l'après-midi.

C'est un travail exceptionnel que j'ai à faire maintenant, car régulièrement je ne dois avoir de cours que le lundi.

Si nous pouvions avoir l'occasion de nous rencontrer un des jours où je suis libre, j'en serais fort heureux.

Agréez mes meilleures salutations.

VILFREDO PARETO.

Une entrevue eut sûrement lieu entre Claparède et Pareto. Celui-ci fut probablement satisfait des assurances reçues à propos de la bonne tenue scientifique du Congrès et des autres détails d'organisation, si bien qu'il n'écrivit plus au secrétaire général du Congrès jusqu'au mois de juin. Homme méthodique et précis, Pareto écrivit, du Dauphiné, où il passait ses vacances avec Madame Jeanne Régis, une dernière lettre à Claparède.

Le Lautaret, ce 12 Août 1904,

Cher Monsieur,

Pourriez-vous me dire ce qui a été décidé au sujet de l'impression des rapports ?

Le mien est assez court ; je puis vous le transmettre quand vous le désirez, ou, en cas de nécessité, je prendrai moi-même le soin de le faire imprimer.

J'ai dû venir dans ces régions pour tâcher de rétablir ma santé, qui était un peu ébranlée. Répondez-moi, je vous prie, à Céligny, on me transmettra votre lettre où je me trouverai.

Agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VILFREDO PARETO.

En effet, le rapport de Pareto a été imprimé à l'avance et distribué aux membres du Congrès. Il fut ensuite publié avec les interventions de

W. M. Kozlowski, de L. Stern et d'E. Halévy, et avec la réplique conclusive de Pareto, dans un gros volume aujourd'hui presque introuvable [1].

Dans la liste des participants au Congrès figurent les plus grands noms de la philosophie européenne. Les Italiens vinrent nombreux : G. Bellonci, M. Billia, M. Calderoni, O. Campa, C. Cantoni, G. Luboni, G. Del Vecchio, A. Levi, G. Papini, G. Peano, E. Regalia, N. Tourn, G. Vacca, G. Vailati, G. Vidari. Aucun ne prit part à la discussion sur le rapport Pareto.

Le mercredi 7 septembre, à 14 heures, la quatrième séance générale du Congrès s'ouvrit sous la présidence de O. Merten, recteur de l'Université de Liège, et de W. Iwanowsky, professeur à l'Université de Kazan. Un des rapporteurs, G. De Greef, recteur de l'Université libre de Bruxelles, à la dernière minute, s'excusa, si bien que tout l'après-midi fût consacré à l'étude du rapport de V. Pareto : « L'individuel et le social ».

Par lui-même ce rapport était fort important. Pour la première fois de sa vie, Pareto y posa le problème de l'« individuel » et du « social », catégories bien présentes dans tous les travaux économiques et sociologiques de Pareto, mais qui n'avaient jamais reçu, avant ce rapport, une bonne élaboration systématique.

Dans ce rapport, la pensée de Pareto suit son développement habituel : il n'y a que des faits qu'il faut décrire. Toute position de principe est abandonnée ; l'auteur se trouve donc obligé de s'exprimer sous forme de dilemmes [2]. En effet, Pareto essaie d'une part d'établir à quelles réalités objectives correspondent les termes « individuel » et « social », et d'autre part d'observer rigoureusement les sentiments qu'ils servent à exprimer. Pour cela, Pareto évite soigneusement d'employer le terme « individuel » ainsi que le terme « social », qui n'expriment pas des réalités concrètes bien définies et donneraient lieu à maintes ambiguïtés.

Comment donc faut-il s'attaquer « scientifiquement » à ce problème ? Il faut exclusivement faire appel aux faits et à leurs conséquences logiques. Toutefois, Pareto ajoute que le terme « individuel », servant à indiquer des êtres vivants considérés isolément, est plus précis que celui de « société », vague, indéterminé et sans contours arrêtés. Cela revient à dire que la seule notion précise est celle d'« individu ». Est-ce donc à partir de cette notion que l'on pourrait arriver à celle de « société » ? On pourrait le supposer si Pareto n'ajoutait tout de suite : « C'est une observation banale et bien souvent répétée qu'une société n'est pas une simple juxtaposition d'individus, et que ceux-ci, par le seul fait qu'ils vivent en société, acquièrent de nouveaux caractères. Si nous pouvions donc observer des hommes isolés et des hommes vivant en société, nous aurions le moyen de connaître en quoi ils diffèrent et nous pourrions séparer l'individuel du social, mais le premier terme de cette comparaison

---

[1] Congrès international de philosophie, 2e session tenue à Genève du 4 au 8 septembre 1904, *Rapports et comptes-rendus* publiés par les soins du Dr Ed. Claparède, secrétaire général du Congrès, Genève, Henry Kundig Editeur, 1905, p. 121-131 (le rapport de Pareto), les interventions de Kozlowski (p. 131-135), de L. Stern (p. 136), E. Halévy (p. 136-137), et la conclusion de Pareto aux p. 137-139.

[2] L'observation a été déjà faite par T. Bagiotti dans son étude *Del « Giornale » paretiano e dell'unità analitica come criterio d'integrazione delle scienze sociali* in V. Pareto, *Mon journal*, con una prefazione di G. Demaria, Padova, Cedam, 1958, p. XXIX.

nous fait entièrement défaut, et le second nous est seul connu ». En d'autres paroles, l'individu — lui aussi — est une fiction car la seule réalité connaissable est la société. Cette contradiction est engendrée par le fait qu'à Pareto faisait défaut « la patience de la critique du fait particulier... Il regardait avec une certaine distance les problèmes détaillés, si bien qu'il apparaît presque indifférent aux matériaux dont pourtant il se servait pour établir quelque nouvelle démonstration théorique... », ainsi que Luigi Einaudi l'a bien remarqué [1].

Ensuite Pareto revient à la distinction entre le point de vue de la science et celui du sentiment. Ce n'est pas qu'il méconnaisse la part du sentiment dans les actions humaines. Bien au contraire, pour lui les actions humaines sont déterminées principalement par le sentiment, par la passion, et très secondairement seulement par le raisonnement. C'est donc une grave erreur que de vouloir juger les croyances sur leur contenu expérimental et accorder quelque valeur de précision au langage employé pour les exprimer. En fait, la valeur d'une croyance, c'est son influence sur les hommes. — Les mots tels que « société » et « individuel » dissimulent des intérêts plus ou moins avouables, cependant il n'en reste pas moins que ces termes émeuvent les hommes, qu'ils servent à les faire agir. L'important est que nous en soyons conscients, que nous sachions que toute initiative donnant aux termes « individuel » et « social » un contenu expérimental, repose « sur un raisonnement en cercle ». On suppose ce qui est en question, en établissant que le *vrai bonheur* d'un individu consiste à faire ce qui est utile à la « société », et partant de là, on déclare que tout individu qui agit différemment ne recherche qu'un *faux bonheur* et « qu'il faut l'empêcher de nuire ainsi aux autres et à lui-même ».

W. M. Kozlowski, privat-docent à l'Université de Genève, riposta en disant que Pareto a beaucoup rétréci les limites du problème en discussion en le bornant à la sociologie. Il observa que l'opposition n'est pas une querelle de mots, ou mieux une dispute de partis. C'est un problème qui se laisse mieux exprimer si on remplace les adjectifs par les substantifs, c'est-à-dire : individualisme et socialisme. Pareto a dénoncé le vague du concept de « société » ; l'« individu » seul serait une réalité nette et claire ; il a dit même que la société se dissout en individus sous le pouvoir analytique de notre entendement. Mais la réalité sensible et extérieure est-elle la seule que nous possédions ? Et la raison analytique est-elle l'unique instrument de connaissance ? Kozlowski n'hésita pas à répondre que pour ceux à qui la réalité palpable et visible dérobe la vue de l'idéal, l'individuel est la seule réalité, la seule loi. Mais il ne faut pas désespérer, « puisque l'humanité n'est pas encore à son terme. Nous sommes sous le règne triste de l'individuel ; mais nous marchons inévitablement vers le social. »

Ludwig Stern, professeur à l'Université de Berne, rétorqua qu'il faudrait considérer les termes comme des notions dont la valeur est relative, valables dans la mesure où ils sont applicables aux choses, utiles pour un temps et pour un besoin déterminés. En partisan des philosophies d'Avenarius et de Mach, c'est-à-dire de la méthode empiro-critique, Stein conclut : « Individuum und Sozialismus sind durchökonomisch notwendig. Pareto vertritt dem soziologischen Nominalismus. Universalia post rem ». A ce point intervint dans le

---

[1] L. EINAUDI : *La scienza economica. Reminiscenze*, in « Cinquant'anni di vita intellettuall italiana, 1896-1946. Scritti in onore di Benedetto Croce per il suo ottantesimo anniversario, a cura di C. Antoni e R. Mattioli », Napoli, ESI, 1950, II, 302.

débat Elie Halévy, qui demanda à Pareto de dire s'il ne fallait pas reconnaître la nécessité de distinguer plusieurs acceptions courantes du mot « individualisme » et de celui de « social ». Pareto suppose que l'individualisme est une méthode théorique pour étudier les phénomènes sociaux. Voilà une notion. Mais il peut être aussi une doctrine des fins à poursuivre dans l'organisation des sociétés, ainsi qu'une doctrine des moyens à employer.

Il y a donc trois acceptions pour un terme. Si Pareto accepte cette distinction, en quel sens choisira-t-il d'entendre ce mot chaque fois qu'il l'emploie ? Pareto répond en disant que c'est justement parce qu'il ignore quel est le sens précis des mots « individu » et « individuel » qu'il s'abstient de faire usage, dans un discours scientifique, de la notion d'« individualisme ». Peut-être qu'au-dessous de ces termes de « social » et d'« individuel », fort vagues, peuvent se trouver les acceptions indiquées par Halévy.

La discussion eut une suite. Insatisfait de cette réponse, Halévy revint à la charge avec une courte note publiée dans une revue française [1]. « On peut se demander cependant si, sur les trois points dont nous avions traité brièvement, M. Vilfredo Pareto n'aurait pu, avec la compétence qui lui appartient, apporter, au risque de prolonger la séance, des réponses plus explicites. »

Pareto applique une méthode, ajoute Halévy : cette méthode présente-t-elle, oui ou non, un caractère individualiste ? Il la dit déductive et explicative, mais si on explique des phénomènes de psychologie collective en les réduisant à des phénomènes de psychologie individuelle, nous avons le droit de demander si on n'a pas fait de l'individualisme une méthode. Pour Halévy, les déclarations de Pareto restent obscures. Pareto a escamoté la discussion car il a voulu éviter d'envisager le problème politique qui se pose lorsque nous voulons faire un choix entre l'« individualisme » et le « socialisme ».

Observations très pertinentes que celles de Halévy, mais les contradictions relevées ne découlent pas nécessairement du noyau central de la pensée de Pareto, qui est constitué par le théorème du maximum d'ophélimité. En effet, ce théorème n'implique aucune théorie sur le rôle relatif de l'Etat et de l'individu. Même la libre concurrence y devient un procédé, ni plus ni moins naturel qu'un autre, quoique peut-être plus efficace, pour atteindre le maximum d'ophélimité [2].

Si Pareto est en contradiction avec lui-même, ou mieux s'il y a contradiction à l'intérieur de sa pensée, cela tient à l'intervention d'un élément idéologique bien précis : sa haine du socialisme [3].

D'ailleurs, même le choix du sujet est un symptôme. La discussion sur l'« individuel » et le « social » était alors à son apogée. Pareto veut intervenir dans cette discussion pour remettre les choses en place, ou tout au moins préciser son point de vue. Mais ayant supposé que le débat cachait « quelque chose de politique », voire qu'il constituait une tentative socialiste de brouiller les cartes, Pareto n'arrive plus à maintenir son intervention sur le plan des défini-

---

[1] E. HALÉVY : *L'individuel et le social par V. Pareto*, in « Revue de métaphysique et de morale », XII, 1904, p. 1110-1113.

[2] Voir CH. RIST : *Economie optimiste et économie scientifique*, in « Revue de métaphysique et de morale », XII, 1904, p. 643-663.

[3] Sur ce point, cf. F. BORKENAU : *Modern sociologists : Pareto*, London, Chapman and Hall, 1936, p. 174-175, mais aussi H. S. HUGHES : *Consciousness and Society. The reorientation of European social thought, 1890-1930*, New York, Vintage Books, 1961, p. 78-82.

tions scientifiques. Une fois montrée l'imprécision de ces deux termes, « social » et « individuel », il ne peut pas cacher l'embarras dans lequel il se trouverait s'il fallait renoncer, au cours du travail scientifique, à une des deux catégories ou aux deux. Alors, tout en laissant le principe énoncé bien arrêté, il fait une distinction : « individuel » est un terme beaucoup plus exact que celui de « social ». Dans quel sens ? La définition donnée, pourtant, ne fait point abstraction de la catégorie « social », bien au contraire elle est telle dans la mesure où on la rapporte à l'autre. Tiraillé entre Scylla et Charybde, Pareto, avec un saut logique, avoue la difficulté d'une véritable approche scientifique du problème. Ce qui compte, c'est que les gens soient convaincus, qu'ils soient conscients, que derrière les termes « social » ou « individuel » se cachent des intérêts, des tendances, des passions, que nous avons le devoir de connaître et d'appeler par leurs noms.

Pour toutes ces raisons, le rapport de Pareto au 2e Congrès international de philosophie est d'une importance double : Pareto veut mettre au clair deux données, il essaie de le faire d'un point de vue strictement scientifique, mais il n'arrive pas à le faire jusqu'au bout. Il en est empêché par certaines valeurs, celles du libéralisme, ou bien de l'antisocialisme.

Dans ce déchirement, ou plutôt dans cette ambiguïté qui commande les jugements contraires, passionnels, il faut rechercher la véritable personnalité de Vilfredo Pareto [1].

GIOVANNI BUSINO.

---

[1] Combien ce problème du « social » préoccupe encore aujourd'hui les savants libéraux, nous est montré dans l'étude de F.-A. HAYEK : *What is « Social » — What does it mean ?*, in « Freedom and Serfdom. An Anthology of Western Thought », ed. by A. Hunold, Dordrecht, D. Reidel, 1962.